

## Le chemin

Une fois de plus il arpentait le petit chemin. Dès les dernières maisons du hameau, tu fais cent mètres et tu rentres dans la forêt qui te mènera jusqu'aux sources, et puis bientôt, par un sentier raide et sinueux, aux maisons d'en bas, perdues dans un immense vallon. Il était là, et il se demandait combien de fois il avait pu y passer depuis qu'il était gamin. Il y venait déjà à deux ans. Son père alors lui donnait la main. Cinquante ans qu'il le connaît, le chemin, qu'il le fréquente, qu'il y imprime la marque de ses pas. Il a eu le temps de voir, de par tant de passages, sa trajectoire par place se modifier, à cause des éboulements, là un grand trou que dès lors on contourne. On voit la coulée en contre-bas où l'herbe et les buissons, tant c'est raide, ne repoussent pas. Oh ! Il se souvient quand il y passait six fois par jour, et même huit fois, tous les matins et tous les après-midi pour venir y chercher du bois dans le vallon, On charriait alors tout sur le dos, et du bois, que l'on brûlerait là-bas, dans la vieille cuisine au plafond noir comme l'intérieur d'un four, à cause d'une cheminée qui fume et vous brûle les yeux.

Il en était à quoi, ah ! oui, à calculer combien de fois il a pris ce chemin de toute sa vie, mille fois par an, crénom, il y serait donc venu plus de cinquante mille fois ! C'est à ne pas le croire. Et ça ne vous rajeunit pas. Cinquante mille fois ! Mais c'est presque impossible, je ne me souviens pas de toutes ces fois. Alors il regardait le chemin. Et sur le chemin il ne voyait même pas ses pas. Seul on pouvait deviner la trace de nombreux passages par l'usure de certains cailloux, mais là où il y a de la terre, le pas certes se marque, mais un orage aussitôt le fait disparaître. Et l'on n'en parle plus, et tout est effacé de ces innombrables passages. Le pas de l'homme ne serait-il donc que comme un souffle ? Notre passage ne serait-il inscrit nulle part ? On peut trotter une vie sur un même chemin, travailler sur les mêmes terres sans que cela ne laisse la plus infime des traces. On ne marque pas la terre, on ne l'imprime pas, on la laisse vierge ainsi qu'elle était au début du monde. Qu'est-ce que ce chemin ? Non seulement il ne garde pas la trace de nos pas, mais un jour il aura lui-même disparu, mangé par la forêt.

Il marche sur son chemin. Il croit que c'est le sien, puisqu'il en est l'utilisateur le plus régulier. Il est jaloux de son chemin qui est pourtant public. C'est à tout le monde. Il est le sien, exclusivement, les autres ne sont que des usurpateurs. Il sait qu'il a tort, il n'y peut rien, ça lui vient tout seul de penser ainsi, c'est au fond de lui, un sentiment de possession trop développé et qui le fait souffrir. Maladif peut-être ? Les choses auxquelles il croit et qu'il aime, elles sont les siennes. Il a toujours habité le coin. Il n'est jamais parti, que pour le service militaire, dans le sud du pays. Il se souvient à peine tant c'est loin dans le temps, il se rappelle surtout qu'il y faisait trop chaud et que la nuit, dans la caserne, avec les autres, il avait peine à dormir. Il suffoquait. Des fois l'air était épais, lourd, il ne faisait que penser à celui d'ici qui est plus léger. Et puis il n'y pensait plus. Il croyait, tant le temps était long, là-bas, qu'ici, il n'y reviendrait plus. Ainsi peu à peu son hameau, son vallon, son chemin, disparaissaient de son esprit. Ce n'était plus qu'une vague

notion remplacée par d'autres qui l'avaient marqué. Et puis il était revenu quand même, troublé de retrouver un pays si petit, si limité. Auquel pourtant il s'était vite réhabitué. Et qu'il n'avait dès lors plus quitté. Les autres du village, ils partaient à l'étranger comme saisonniers, parce qu'il n'y avait plus assez de travail pour nourrir les familles. Lui, il habiterait ici, il ne partirait pas, il préférerait rester et gagner peu, et se débrouiller quand même, plutôt que de quitter sa région. Il ne voulait plus goûter à l'éloignement. Cette terreur que l'on a de ne pas être sur sa terre, il ne la voulait plus. Alors il était resté. Alors il s'était marié, là, et avec sa famille il vivait de peu. La maison lui était venue de son père. D'autres qui étaient partis la lui avaient laissée pour pas grand chose.



+

Il a vu au début du chemin, côté amont, les terrasses de son voisin.

Petit paysan. Oh ! tout petit. On pouvait juste vivre sans être exigeant. Voilà sa vie, et il y avait cinquante ans que ça durait, et elle commençait à être petit à petit derrière lui, il le sentait. Et maintenant que les fils partaient à leur tour, il était heureux, en somme, qu'elle soit déjà si entamée, sa vie. Le fait d'être au-delà de la moitié et qu'il serait un jour passé par dessus bord par les autres générations, ne le gênait pas. Au contraire, même, il voyait ces jours-ci cette conclusion avec sérénité. On ne peut pas lutter éternellement, il faut un jour que l'on se repose, et bien, c'est-à-dire pour toujours.

Il marchait sur le chemin. Il en connaissait chaque virage, chaque pente ou chaque grimpée, même chaque caillou. Sauf ceux qui se détachent des pentes d'en dessus et qui atterrissent sur le chemin pour y rester. Il les enlevait au fur et mesure. Il les repoussait du pied pour qu'ils aillent se coller derrière un arbre plutôt que de rouler en bas de la pente et peut-être blesser quelqu'un qui se trouverait au-dessous.

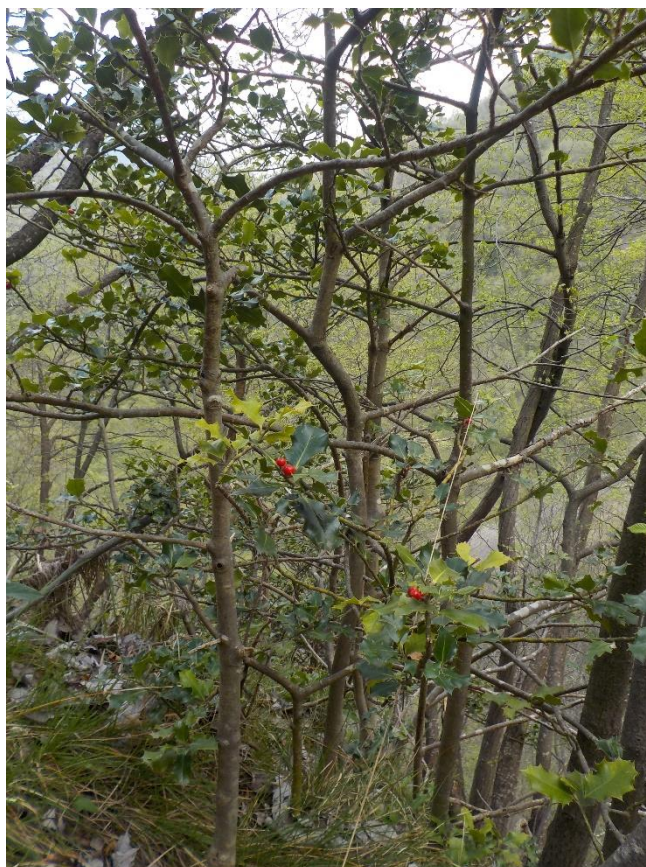
De la forêt, voilà ce qu'était devenue la contrée. Alors que quand il était gamin, c'est à peine si l'on pouvait trouver quelques buissons à proximité du village. La vraie forêt était plus loin, à deux ou trois kilomètres, où l'on devait dès lors se rendre pour y faire du bois. Tandis que les pentes d'ici, elle servait à s'approvisionner en herbe de litière, de l'herbe dure et coupante, de l'herbe maigre que les vaches pourtant mangent aussi, mais moins bien. On la charge sur une hotte sous laquelle on ploie, une hotte plus grande qu'un homme, pour s'en retourner ainsi à la maison. Et les femmes travaillaient encore plus que les hommes à cette tâche. Elles avaient plus de courage et de ténacité, elles auraient arpenté, elles, le chemin de la première aube à la nuit, tandis qu'eux, après quelques voyages, ils se voyaient fatigués, ils restaient près des maisons. Les femmes prenaient la relève ou même déjà les avaient accompagnés. Elles étaient maigres des pieds à la tête, sans plus de poitrine, elles s'étaient desséchées sur les chemins de ce difficile pays. Mais elles ne se décourageaient jamais. Elles allaient jusqu'à la mort où elles ne pesaient pas plus de quarante kilos. Oh ! ils n'avaient pas de peine, ceux qui portaient le cercueil. Et ce poids qu'elles n'avaient plus, c'était toute la peine que elles, elles avaient eue. Elles avaient fait un échange, le poids qu'on porte contre le poids que l'on avait quand on était jeune.

On ne sera jamais riche, dans ce foutu pays, qu'ils se disaient de temps à autre, les natifs, pour se donner du courage. On tirera toujours le diable par la queue, on peinera à perpétuité à nouer les deux bouts. Non pas qu'ils reniaient leurs existences passées, ou qu'ils aspiraient à de plus grandioses, mais il faut se plaindre parfois, ça console. Et puis ces poids, ça leur sciait les épaules, ça les meurtrissait. On se desséchait, oui, sur ces pentes trop raides et si maigres de fourrages que les gens d'en bas, de la plaine où ça pousse dru, ils auraient rigolé. Et pourtant cette terre, comme on l'aime, on l'aime plus encore que les autres, on aime plus les terres maigres que les riches. Et ces terres, c'est comme l'existence, comme cette sévérité que l'on acquiert pour finir. On devient dur. La peine. On est pareil en quelque sorte à ces autres, bien avant nous, qui ont construit les maisons, toutes en pierre. Maintenant on n'en construit plus. Elles se vident. Ou alors c'est la brique et le ciment.

Il regarde la terre du chemin. Il regarde les feuilles mortes qu'il brasse avec les pieds, il voit les fleurs de l'été, notamment ces cyclamens qui sentent si bon quand on s'en approche. Il fait attention à ne piler sur aucune. Il les respecte. Elles sont son bonheur, sa lumière. Elles sont ses amies.

Et sur ce chemin, il sait que les temps ont changé. Il le comprend mieux par l'accroissement prodigieux des arbres, par le fait que maintenant, il ne mène

même plus son bétail au fond du vallon, là-bas, près de la source où il y a pourtant une écurie, la sienne, près de laquelle il va encore parfois. Alors il s'assied devant l'écurie et il pense à ces choses. Il aime ce coin isolé. Il aime entendre le bruit de l'eau chantante sur les pierres pour dévaler ensuite dans le vallon et chanter mieux encore. Il va à la source. Et plus qu'un ruisseau, c'est une petite rivière. Et l'eau



Il aime à voir le gui au bord du chemin.

en est d'une telle pureté qu'il peut la boire, et qu'on pourrait même la mettre en bouteille. C'est la même, exactement, que celle de l'autre côté de ces montagnes et que l'on connaît dans le monde entier. Alors il se penche, et avec le creux de sa main il la boit. Elle est bonne. Elle est fraîche. Son eau. Pas que l'on salisse son eau. Il boit jusqu'à se gonfler le ventre. Et puis il retourne à l'écurie. Elle est toute de pierre elle aussi, avec l'étable en bas, et la grange en haut, et pour protéger les fenêtres, on a mis des barreaux de fer. Il pousse la porte qu'il a décotée avec une énorme clé. Y a plus grand chose à l'intérieur, en bas, à l'étable, une table avec deux chaises, même pas de fourneau.. On n'y voit goutte au début. Et il y a ces barreaux pour empêcher qu'on ne passe par les fenêtres. On se méfie. On ne sait jamais. Et puis ces barreaux, dans le temps, c'était peut-être aussi pour les bêtes. Il ne sait pas. Il n'a pas étudié l'histoire de cette région. Il n'en sait que ce que son grand-père lui en a dit, c'est-à-dire pas grand chose. La tradition orale, et il le regrette, ne s'est pas maintenue. Et les histoires que l'on raconte, sont pour la

plupart inventées, elles n'ont que peu de rapport avec le vrai qui est souvent plus complexe. On est ignorant. Et lui autant que les autres. Et pourtant il devine des vérités que l'on a oubliées, des modes de vivre et de faire dont on n'a plus idée. Quand l'écrit n'est pas là pour suppléer à la mémoire, qu'il se dit, on oublie vite, on travestit la réalité, on croit qu'on est plus intelligent que ceux qui nous ont précédés, alors que c'est souvent l'inverse, et que même, voyez, on ne sait plus construire comme autrefois. Ils avaient une connaissance des techniques supérieures, ils maîtrisaient leur métier à la perfection. Il faut voir de quelle manière ils ont dressé les murs, ces anciens. Ces murs des maisons, ces murs qui retiennent la terre au-dessus des chemins, du côté de la pente, tandis que maintenant, les murs, on les laisse tomber. Qu'on ne s'en occupe plus. Des constructeurs authentiques. Tandis qu'aujourd'hui on oublie tout, on délaisse tout. On n'a plus le goût de ce qui est beau. Et l'on ne sait même plus que ces professions, elles ont existé.



Ces montagnes lui donnent à croire parfois qu'il habite un autre pays que le sien !

Il est là, sur une planche qui repose sur deux cailloux devant l'écurie. Il entend couler la rivière. Et qu'a-t-il accompli, lui ? Rien. Il a profité de ce que les autres ont laissé, il n'a fait que mener sa vie, simplement, tranquillement, sans trop réfléchir.

Et serait-ce le temps que je m'en aille, qu'il se dit, alors que les choses, elles changent ?

Il n'en sait trop rien. Il est perturbé par ses propres pensées. Il ne sait plus où il en est de sa vie. Il ne sait pas ce qu'elle vaut ni pour lui ni pour les autres. Il se demande s'il est encore enfant ou s'il est plus vieux que le plus vieux du village. Il panique presque.

Il voudrait parler encore de la peine qu'il a eue ici, comme tous les autres d'ailleurs. Elle leur était viscéralement collée au corps. Tu naissais avec une grosse charge de peine sur le dos, un énorme baluchon. Était-ce l'église qui voulait cela, qu'on souffre suffisamment pour mériter le ciel, qu'on ait chacun son chemin de croix, qu'on traîne un boulet énorme à chacune de ses chevilles ? Qu'on ne se lève jamais le matin qu'avec la perspective d'une journée qui n'aura pas de fin. On avait son train de campagne, et quoique petit, quoique minable en somme, il vous mangeait votre temps. Les vaches à l'écurie, pas nombreuses. Y a pas la place. Elles sont petites les écuries, et basses, qu'on dirait des caves, des grottes. Il y fait sombre. La traite, le lait dont on fait de petits fromages qu'on consomme soi-même. On se nourrit avec le lait de ses vaches. On ne le mêle à aucun autre. Y a point de route, d'ailleurs, qu'un chemin de mulet. Pour aller dans le bas de la vallée, avec tous les dix mètres comme une marche, pour que les eaux, elles s'écoulent. Tout ça pierreux, où le pas apprend à se jouer des aspérités du terrain, tu n'es jamais à plat, toujours en pente. Tu ne fais que monter et descendre, et autrefois, parce qu'il n'y avait pas d'arbres, parce qu'ils les avaient tous coupés, en plein soleil. La traite, et puis l'herbe pour les vaches. Des vaches qu'on ne sort même plus la plupart du temps. On les nourrit à l'intérieur, elles sont habituées à la pénombre quand bien même elles sont en manque permanent de soleil et même de la plus simple lumière.



On peut s'imaginer qu'il s'agisse ici de son écurie.

Et puis les foins, les foins, c'est tout à la main. Un cheval mangerait trop d'herbe, et puis c'est trop pentu pour un cheval. Il éreinte le terrain. Il le fiche en l'air avec ses fers. Ça irait juste pour un mulet, plus résistant, plus habitué à ces chemins pierreux, même faits pour lui, il semble. Quand on n'a pas d'animal de somme, c'est l'homme ou la femme qui porte. Le foin, le fumier. Le foin, on le coupe à la faux, on le soigne au râteau. Et quelle chaleur sur ces pentes. C'est vrai, ça, en pleine côte, ça tape, et même, ça brûle. Les foins, c'est l'enfer. C'est du foin mis sur une petite échelle et qu'on serre avec une corde. C'est comme une bosse immense que tu aurais sur le dos. Et ce baluchon, il est diablement lourd. Et tu t'habitues quand bien même il te pèse et te scie les épaules. Et il te faut remonter la pente. Tu ne fais plus que de petits pas. Tu sens chacun de tes pas pour y arriver. Tu cherches la place exacte où tu mettras ton pied sur le terrain. La terre est sèche. Tu ne vois plus rien que le terrain, plié sous ta charge. Et tu montes encore et tu rejoins la grange pour enfin décharger le foin sur la têche après que tu aies fait deux ou trois pas pour y arriver, et que tu aies encore gravi une échelle que tu as faite ce printemps, l'autre étant trop vieille avec des pachons qui cassent. Ça sent bon le foin dans la grange. Et tu le vois, les portes de grange par ici, sont larges dans le haut, pour laisser passer la charge d'un homme, étroite dans le bas pour n'offrir que la place pour les deux jambes. Et ça donne ainsi une porte qui n'est pas de formes régulières, large sur les deux tiers de la hauteur, rétrécie dans le bas. On ferme le tout, même le bas plus étroit. Et l'on côte la porte de la grange avec une grosse clé que l'on met ensuite dans sa poche.

Et sur la têche, on laisse tomber son baluchon et on le défait. Puis on reprend son engin devenu soudain tout léger et retour aux champs pour de nouveaux voyages. Mais quand on descend, c'est plus agréable, on voit le monde s'activer en bas de la pente, et puis aussi il y a ce grand paysage devant soit, la vallée, et puis les montagnes, les collines déjà, et par delà celles-ci les grands monts à la croupe longue et large. On se croise, entre porteurs. Il fait chaud. On souffle un peu tout en regardant le paysage. Et voilà des siècles qu'on pratique de même. On ne pense pas à innover. Ainsi a-t-on fait, ainsi fera-t-on toujours, pas besoin de se casser la tête. On fait tout à la main. Juste les dernières années où on a introduit la faucheuse à moteur, la rapide, avec laquelle on peut presque aller au travers des crêts les plus pentus. Mais pour les transports, tout sur le dos, d'autant plus qu'ici, mis à part la grande route qu'ils ont faite il y a dix ans, comme une grande balafre dans le paysage, au début, avant que la forêt mutilée ne se referme, il n'y a pour dire point de chemin, que des sentes qui courent au travers des champs, des cheminets que le promeneur peu habitué ne découvrirait même pas dans l'herbe.

La voilà, notre vie, et c'est pareil pour le fumier qu'on se charge sur le dos avec un autre engin, et c'est pareil avec le lisier qu'on va mener sur les champs, pas très loin de la maison, avec de grandes bassines que l'on charrie à deux. Et le village, il le sait, que tu charries ton lisier. Mais ce ne sont pas ces grosses et fortes odeurs qui dérangent, par ici, on a l'habitude, on aime ça. Et l'on commence au premier matin et l'on finit au soir. Et si ce n'est pas du foin ou du fumier, c'est

du bois, toujours du bois, dont on fait des tas immenses près des remises, mal empilé, en vrac, qu'on débitera quand on aura le temps. On passe sa vie à charrier du commerce. On passe plus de temps sur les chemins qu'à la maison, qu'à un travail vraiment effectif. On ne s'enrichit d'aucune façon. C'est l'impossible. On brasse de petits sous, on vit en autarcie. On tue le cochon en décembre. On mange la viande de sa propre exploitation. On mange son fromage, on boit son lait. Juste le sel, le sucre, le maïs et le riz qu'on va chercher ailleurs. Pour le reste, on se débrouille. Faut pas sortir de sous. Faut les garder pour quand on sera dans la dèche.



Au retour, il aime à voir sa petite église, là-haut, sur la colline.

Et il regardait en arrière pour y voir sa vie. Il avait trop peiné pour qu'il pense à la revivre encore. C'était bien, qu'il en arrive à son terme. Il n'y avait rien à redire, personne à maudire, qu'à accepter. Il avait trop peiné. Sa vie se résumait à ça, à charrier du commerce. Et pourtant ce chemin, là, qu'il avait sous les pieds, il l'aimait quand même. Il l'aimait précisément pour toute la peine qu'il lui avait donnée. Il l'aimait parce qu'il avait du plaisir à le prendre quand il allait à vide, le pied agile, et qu'il regardait les fleurs qui sont au bord. Il voyait le vallon en contre-bas. Il entendait la petite rivière. Il y avait du soleil quoique la fraîcheur encore du matin et les herbes pleines de rosée. Au premier passage il tenait un bâton dans la main pour enlever les toiles d'araignée que l'on trouvait en travers du chemin, tissées d'un buisson à l'autre. Et l'on voyait du monde aussi. On se



croisait, on se disait deux mots pourvu que l'on ne soit pas en bringue, que l'on ne se fasse pas la gueule.

Son chemin, non, il ne l'abandonnera jamais. C'est d'ailleurs une question qu'il ne se pose pas. Il mourra ici, sur le chemin, ou bien là-bas, seul, assis sur la planche qu'il y a devant l'écurie. Et quand il mourra, il y aura du soleil, il aura le dos appuyé au chaud du mur, et il entendra couler sa petite rivière.